



Jean-Luc Maurer (avec la collaboration de Marcel Magi et une contribution de Marie-Jo Siban), *Les Javanais du Caillou. Des affres de l'exil aux aléas de l'intégration. Sociologie historique de la communauté indonésienne de Nouvelle-Calédonie*

Cahier d'Archipel 35, Paris, 2006

Bruno Saura



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/664>

DOI : 10.4000/jso.664

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 215-217

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Bruno Saura, « Jean-Luc Maurer (avec la collaboration de Marcel Magi et une contribution de Marie-Jo Siban), *Les Javanais du Caillou. Des affres de l'exil aux aléas de l'intégration. Sociologie historique de la communauté indonésienne de Nouvelle-Calédonie* », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 122-123 | Année 2006, mis en ligne le 23 avril 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/664> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.664>

« Sur le poteau central, une toute petite figure sculptée représente un homme assis. C'est le Dieu-Requin, personnage de tant de légendes [...] Je tenais un objet très curieux et d'un intérêt ethnographique considérable ; mais, au fond de moi-même, je pensais avec mélancolie à l'étagère, désormais vide, devant laquelle avaient veillé neuf générations de gardiens, représentés par neuf crânes ? Je n'étais qu'un vandale [...] mais je me consolai en réfléchissant au sort qui guettait cette charmante divinité. Des missionnaires allaient venir, qui l'auraient sûrement brûlée. Avec de la chance, elle serait tombée entre les mains d'un savant américain qui en aurait fait don à un musée de son pays. Moi, au moins, je la ramènerai en France où il n'y en a pas une seule. » (1939 : 123-126)

Davenport (p. 17) donne une traduction *in extenso* de ce passage en y ajoutant quelques précisions (pp. 5-6), mais il regrette que Charles van den Broek n'ait pas recueilli le nom particulier de la divinité représentée par cette sculpture (p. 17). Il met cette statuette en relation avec le mythe de Meboku (pp. 79-82), qui était un personnage qui pouvait prendre la forme d'un requin. Il reconnaît cependant la qualité et la précision d'un dessin d'un autre *dukna* réalisé par l'épouse de ce dernier (p. 5 et p. 38). Ce croquis, non publié dans l'ouvrage, présente une de ces anciennes statuettes *munga dukna*, nommée Ménapmele, dans son contexte local, au milieu de crânes ancestraux et de monnaies de plumes. Une note, écrite directement sur le croquis, indique que le propriétaire ne souhaitait pas vendre cette statuette ayant appartenu à son oncle. La position du personnage en appui avec ses deux bras sur une sorte de tréteau permet de comparer cette statuette avec celles du British Museum (fig. 9 et fig. 11). La position assise du personnage *dukna* de Paris permet la comparaison formelle avec quatre autres statuettes connues comme celles du British Museum de Londres (fig. 4), du Brighton Museum (fig. 20), de l'Ottago Museum de Dunedin en Nouvelle-Zélande (fig. 24) et du Field Museum of Natural History de Chicago (fig. 37). Son piètement constitué d'un disque est, d'autre part, fort semblable à celui du *dukna* de New York (fig. 53) qui présente une dimension totale très similaire pour un personnage debout. Il existe également un petit croquis, très sommaire, réalisé par Régine van den Broek (1984 : 51) qui indique le contexte de la statuette de Paris lors de son acquisition par son époux. Les photographies ou les dessins de *munga dukna* en situation sont en effet très rares et Davenport ne nous en donne pas d'exemples.

On peut regretter que l'auteur ne se soit pas intéressé aux essences des divers bois d'œuvre dans lesquelles ont été réalisées ces sculptures (p. 16). L'information selon laquelle ces statuettes sont fabriquées, à l'égal des écopes de pirogues, des bols à nourriture ou de nombreux ustensiles de cuisine avec des bois tendres ou moyennement durs, ne nous apporte rien de nouveau. Une classification des essences utilisées mises en relation avec les divers types de sculptures aurait pu déboucher sur de nouvelles interprétations, d'autant que l'on apprend à la lecture des mythes que l'arbre *Barringtonia* avait une importance rituelle par l'utilisation de ses feuilles et de ses branches (p. 81 et p. 85). On sait d'autre part que les fruits du *Barringtonia asiatica* L. sont utilisés dans de nombreux archipels du

Pacifique pour empoisonner le poisson. N'y aurait-il pas une relation particulière entre cet arbre et les statuettes *munga dukna* ?

Une bibliographie (pp. 221-224), un index (pp. 225-231) et une notice sur l'auteur (p. 233) viennent compléter ce bel ouvrage. Un CD-Rom de soixante-douze photographies en couleurs, réalisées par l'auteur, est placé dans une pochette à la fin du livre. Elles illustrent la vie villageoise dans les îles Santa-Cruz avant l'indépendance des Salomon en 1978 et permettent de replacer dans leur contexte les sculptures et les cérémonies évoquées dans cet ouvrage. Ces très belles photographies sont classées selon un index de quarante-trois sujets répartis dans cinq chapitres : vues diverses de Nendö (villages et maisons), vie quotidienne villageoise avec jeux d'enfants, travaux de jardinage, tissage et pêches, monnaies de plumes rouges (fabrication et négociations), cérémonies publiques (mariages et initiations), danses (en lignes, *nela*, et en cercle, *nue*).

Ce livre, abondamment illustré, intéressera tant les anthropologues que les conservateurs de musées d'ethnographie, les historiens de l'art, les collectionneurs et les amateurs de sculptures du Pacifique.

RÉFÉRENCES CITÉES

- BATAILLE Marie-Claire, 2005. In mémoriam Françoise Girard, *Journal de la Société des Océanistes* 120-121, pp. 205-209.
- BOUNOURE Gilles, 2005. Gerd Koch ou l'anthropologie comme science, art et travail d'urgence, *Journal de la Société des Océanistes* 120-121, pp. 211-216.
- COIFFIER Christian, 2000. Sculpture de l'île de Nendö, Statuette duka ou munge-dukna représentant un homme assis, *Sculptures, Afrique, Asie, Océanie, Amériques*, Paris, RMN/musée du quai Branly, pp. 279-282.
- GIRARD Françoise, 1971. Statuette du dieu requin de Santa-Cruz, *Objets et Mondes* xi, 3, pp. 273-280.
- HANSON Hallan et Louise (eds), 1990. The Figurative Sculpture of Santa Cruz Island, *Art and Identity in Oceania*, Bathurst (Australia), Crawford House Press, pp. 98-110.
- KOCH Gerd, 1971. *Materielle Kultur der Santa Cruz-Inseln*, Berlin, Museum für Völkerkunde, Neue Folge 21, Abteilung Südsee IX.
- BROEK d'OBRENAN (Van den) Charles, 1939. *Le voyage de La Korrigane*, Paris, Payot.
- BROEK d'OBRENAN (Van den) Régine, 1984 (1937). *Les Korrigane autour du monde*, Paris, L'Asiathèque.

Christian COIFFIER
département Océanie, musée de l'Homme (MNHN)

Jean-Luc MAURER (avec la collaboration de Marcel Magi et une contribution de Marie-Jo Siban), 2006. *Les Javanais du Caillou. Des affres de l'exil aux aléas de l'intégration. Sociologie historique de la communauté indonésienne de Nouvelle-Calédonie*, Paris, Cahier d'Archipel 35, bibliographie, annexes, illustrations (cartes, graphiques, dessins et photographies), 367 p.

C'est une double contribution, de grande valeur, aux études calédoniennes et indonésiennes, que signe

le sociologue suisse Jean-Luc Maurer dans cette étude consacrée à l'histoire et à la situation présente des Javanais de Nouvelle-Calédonie. De cet ouvrage, on peut dire qu'il est érudit, clair, humain et honnête. Son auteur, spécialiste reconnu du développement en Asie du Sud-Est, y affiche par exemple un souci permanent de rendre hommage à tous ceux qui, par leurs témoignages ou leur participation à ses enquêtes, l'ont aidé à produire cette dense étude. Jean-Luc Maurer offre ainsi le statut de collaborateur à Marcel Magi, néocalédonien d'origine javanaise, très impliqué dans les milieux associatifs indonésiens de l'île, de même qu'il reconnaît sa dette intellectuelle à l'égard de Marie-Jo Sibon – autre figure locale bien connue de la même communauté et/ou des mêmes milieux – qui a signé la postface du livre. Tous deux l'ont souvent accompagné lors de ses multiples enquêtes en Nouvelle-Calédonie entre 2000 et 2003, au cours desquelles il a rencontré des dizaines de personnes de tous âges et fait passer un questionnaire à la quasi-totalité des personnes identifiées comme appartenant à cette communauté. C'est notamment sur la base de ces matériaux qu'il produit ce travail totalement original et fort bien documenté. L'épopée des Javanais du « Caillou » est d'autant plus intéressante que les Indonésiens ont traditionnellement été peu concernés par les migrations liées aux colonisations européennes, la Nouvelle-Calédonie faisant avec le Surinam exception en la matière.

Au total, de 1896 (arrivée à Nouméa du premier convoi de cent soixante-dix engagés javanais) à 1955 (dernier rapatriement massif d'engagés vers l'Indonésie), environ vingt mille Indonésiens travaillèrent en Nouvelle-Calédonie dont plus de 14 000 retournèrent chez eux à l'issue de leur contrat de travail. La plupart était des travailleurs agricoles, des mineurs et aussi des gens de maison (domestiques). Aujourd'hui, environ cinq mille personnes se rattachant à cette communauté vivent en Nouvelle-Calédonie, auxquelles se rajoutent des milliers de personnes parfois largement métissées.

Les Indonésiens de Nouvelle-Calédonie sont connus sur place sous deux appellations : l'une dépréciative, « Kakane(s) », et l'autre, plus poétique, « Niaoulis ». Le premier terme (p. 68) est surtout déformant ou réducteur car « *kakane* est dérivé du mot javanais *kakang*, qui signifie grand frère et qui, loin d'être insultant ou même péjoratif, était au contraire le terme approprié et poli par lequel les Javanais(es) s'adressaient à leurs aînés ou leurs égaux de sexe masculin ». Quant à l'appellation Niaouli(s), elle proviendrait soit de l'habitude des femmes javanaises travaillant dans les plantations calédoniennes de suspendre leurs bébés dans des *sarong* aux branches de niaoulis, soit, métaphoriquement, de la capacité d'enracinement et de résistance de ces immigrés, évoquant le niaouli accroché à un sol pauvre (p. 74).

Pour appréhender les migrations d'hier, Jean-Luc Maurer se fait tout d'abord historien (chapitres 1 à 5). Il le fait humblement, ne prétendant pas apporter des matériaux d'archives nouveaux tant sur l'Indonésie que la Nouvelle-Calédonie des dernières années du

xix^e siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, mais il sait lire et utiliser les travaux des autres. Son érudition et sa volonté de bien expliquer les raisons de cette émigration le poussent à de longs développements sur les mutations de la société coloniale javanaise au xix^e siècle, de même qu'il produit plus loin (chapitre 6) une bien belle synthèse sur l'Indonésie de l'après-Deuxième Guerre mondiale, qui voit le retour de milliers d'Indonésiens de Nouvelle-Calédonie. Ce chapitre 6 est particulièrement original puisque Jean-Luc Maurer a rencontré en Indonésie des natifs ou résidents de longue date de Nouvelle-Calédonie : les expériences varient, certains retours ou certaines installations prenant des allures de drame tandis que quelques individus, notamment ceux dotés d'économies ou touchant une pension française, mènent sur place une vie favorisée ; certains œuvrent au service de la langue française, par des entreprises françaises et une association (IKKB) des « Niaoulis » vivant en Indonésie a même vu le jour en 1988.

Occupant presque le même volume de texte que ceux plus proprement historiques, les trois derniers chapitres (7 à 9) sont tout aussi passionnants. Ils sont consacrés à l'évocation de l'intégration progressive de ceux qui ont choisi de rester en Nouvelle-Calédonie, malgré les heurts et tensions politiques ; à un panorama sociologique (démographie, éducation, métissage, vie associative, culturelle, religieuse...) de cette communauté aujourd'hui ; enfin, à la question des choix identitaires des Niaoulis en ce début de xxi^e siècle.

Parmi les sujets ayant particulièrement retenu notre attention se trouvent les questions de langue et de religion. Adeptes d'une religion musulmane populaire fortement syncrétique, les immigrés des premières générations ne parlaient que javanais et avaient une connaissance très limitée du Coran. À partir des années 1950, les nouveaux émigrants indonésiens (dits *Wong baru*) se singularisent car ils pratiquent la langue nationale indonésienne (*bahasa Indonesia*), sont plus éduqués, notamment en matière de culture islamique. L'ouverture d'un consulat d'Indonésie à Nouméa en 1951 contribue à l'essor de l'islam et à l'organisation publique des activités culturelles des Indonésiens musulmans. Un Centre islamique est inauguré à Nouméa en 1986, desservi par un *imam* (des *imam* avaient officié en Nouvelle-Calédonie dès 1937, mais de façon moins visible) ; la prière du vendredi y réunissait en 2002 ordinairement plus de cinq cents personnes (p. 239).

L'ouvrage se clôt par une analyse toujours très claire et vivante autour de la question de l'identité, c'est-à-dire de l'appartenance ethnique et culturelle. Alors que la préférence pour l'endogamie communautaire conduisait autrefois bien des hommes au célibat, le métissage se généralise aujourd'hui, notamment – mais pas uniquement – avec des Européens. S'agissant de l'attachement à la culture traditionnelle ou du choix de l'abandonner progressivement, Jean-Luc Maurer explique que l'heure n'est plus à la « résilience culturelle » des premières générations et que la vie associative et culturelle présente un réel dynamisme affiché depuis une ou deux générations. Il dresse quatre

« idéaux-types » correspondant aux attitudes dominantes au sein de la jeunesse « niaoulie » : les jeunes toujours très attachés à leur identité d'origine ; ceux adeptes du « French Pacific Way of Life » (pp. 267, 273), n'ayant guère de préoccupations identitaires ; les jeunes de « l'entre-deux » hésitant sur le choix à faire ; enfin, le cas des Indonésiens se rattachant à une autre identité culturelle ou religieuse du « Caillou » (se déclarant d'abord Caldoches, Kanak ou musulmans). À ces idéaux-types s'ajoute l'évocation des relations avec les autres groupes ethniques, et notamment du regard qu'ils portent sur ces Javanais si discrets, si modestes, et reconnus comme « la communauté la plus unanimement appréciée du territoire » (p. 286).

Au total, cet ouvrage très humain intéressera et satisfera un large public. L'auteur sait faire parler sa propre sensibilité sans se départir d'une grande rigueur dans l'évocation historique ou le traitement des données sociologiques. Il sait surtout rendre son texte vivant en multipliant les portraits, donner la parole aux « enquêtés », pour offrir au lecteur un florilège riche et émouvant d'histoires de vie des Niaoulis du Caillou.

Bruno SAURA
université de Polynésie française (UPF)

Un terrien des îles. À propos de Jacques Barrau, JATBA revue d'ethnobiologie 42, 2000-2004, 206 p., bibliogr., illustrations, photos.

Ce numéro du *JATBA*, le dernier paru (en 2005, bien que daté 2000-2004), inaugure-t-il la reprise de la publication de cette revue ? Nous ne pouvons que l'espérer ! Quoi qu'il en soit, nous saluons ici la parution tant attendue de ce numéro d'hommage à Jacques Barrau qui fut, rappelons-le, vice-président de notre société de 1972 à 1982 et auquel nous avons déjà consacré un numéro spécial en 2002 (*JSO* 114-115, 231 p.).

Nous pouvons apprécier dès la couverture un des nombreux talents de Jacques, le collage *L'oiseau des îles* qu'il a réalisé en 1966-1967. Nous avons déjà pu avoir un aperçu de ses talents artistiques à de nombreuses reprises et nous avons publié alors deux gouaches réalisées par lui sur des plantes de Tahiti et de Nouvelle-Calédonie (*JSO* 114-115, 2005 : 32-33). Quinze autres dessins au trait et quatre photos de Jacques Barrau sont également reproduits dans ce numéro qui rassemble après une courte présentation de Serge Bahuchet, trois inédits de Jacques, une notice biographique et sa bibliographie la plus exhaustive possible, puis sept articles pour lui rendre hommage.

Ainsi, Serge Bahuchet en avant-propos (pp. III-IV) rappelle son parcours de « terrien des îles » qui l'a amené à l'ethnobotanique des plantes alimentaires d'Océanie. Il mentionne aussi son rôle dans l'origine de l'enseignement en ethnobiologie, ethnoécologie et écologie culturelle... dans les cursus anthropologiques français. Puis Alice Peeters nous dresse une courte

biographie (pp. 1-8). Et Catherine Hoare, qui nous avait déjà établi la bibliographie de ses travaux sur l'Océanie, soit environ 140 références (2002 : 15-21), nous présente plus de 130 nouvelles références s'échelonnant entre 1946 et 2002, pour un total de 275. Il faut noter que toutes ces données sont consultables à la bibliothèque d'Ethnobiologie du Muséum national d'histoire naturelle. Son étendue montre, s'il en était besoin, l'ampleur des travaux menés par Jacques Barrau.

Trois conférences, inédites en français tout au moins, viennent ensuite. La première (pp. 33-48) est celle qu'il prononça au Muséum national d'histoire naturel le 27 février 1980 dans le cadre de la série de conférences sur *l'évolution des idées en Histoire naturelle*. En prenant « l'Homme comme objet d'Histoire naturelle », il y revient sur « les discutables oppositions Homme/Nature et Esprit/Matière et aussi avec la dialectique du social et du biologique dans l'Homme » (p. 33) car, poursuit-il :

« Cette dernière interaction bipolaire déconcerte bien des gens des Sciences de la Nature et de la Vie, au point que certains d'entre eux en sont aujourd'hui conduits à vouloir réduire les phénomènes humains au rang de produits d'un déterminisme univoque et strictement biologique. » (p. 33)

La deuxième conférence intitulée « Des îles comme sites propices à l'étude des relations entre les sociétés humaines et la nature » (pp. 49-64) a été donnée à Osaka le 27 octobre 1994 à l'occasion du prix Cosmos qu'il reçut à Tokyo, à l'université des Nations unies, pour ses travaux sur les relations entre les sociétés humaines et la nature, le 25 octobre. Publiée en anglais et en japonais, elle était inédite en français. Il y revient au départ sur son parcours entre la France et la Nouvelle-Calédonie de son enfance, où ses parents avaient émigré pour y trouver du travail et où il choisit de retourner exercer après guerre son métier d'agronome et de naturaliste. Constatant alors les fortes inégalités de cette société coloniale, il conclut : « les illusions paradisiaques de mon enfance coloniale se dissipaient » (p. 50). Il parle ainsi de sa découverte de l'horticulture vivrière kanak, comme exemple d'une « civilisation du végétal » (selon P. Gourou) en opposition à celle des colons blancs plus orientée vers une « civilisation de l'animal » source de nombreux conflits, qui allait le conduire à l'étude de la flore vivrière malayo-océanienne. Puis, dans le chapitre « des plantes à multiples usages et des plantes pérennes multipliées par voie végétative », il revient sur les plantes rituelles ou cérémonielles qui sont d'anciennes composantes de la flore vivrière dont l'usage alimentaire est tombé en désuétude (p. 53) et montre comment l'ethnobiologie permet de décrypter l'évolution d'un complexe végétal utilitaire. Il note à juste titre le rapport amical de l'homme kanak au végétal qui n'est pas sans rappeler, comme l'a fait remarquer André Georges Haudricourt en comparant notamment les clones et les clans, ceux que les hommes ont entre eux. À la suite des travaux d'André Georges Haudricourt et de Carl O. Sauer, Jacques Barrau revient ensuite sur les comportements humains à l'égard de la nature et sur